

Études littéraires africaines

KHOUMA Pap, , *lo venditore di elefanti. Una vita per forza fra Dakar, Parigi e Milano*, Milano, Garzanti, 1990, p.143, Lires 20 000, préface de Oreste Pivetta



Cristina Brambilla

Numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042707ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042707ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brambilla, C. (1996). Compte rendu de [KHOUMA Pap, , *lo venditore di elefanti. Una vita per forza fra Dakar, Parigi e Milano*, Milano, Garzanti, 1990, p.143, Lires 20 000, préface de Oreste Pivetta]. *Études littéraires africaines*, (1), 84–86. <https://doi.org/10.7202/1042707ar>

■ KHOUMA PAP, , *IO VENDITORE DI ELEFANTI. UNA VITA PER FORZA FRA DAKAR, PARIGI E MILANO*, MILANO, GARZANTI, 1990, P.143, LIRES 20 000, PRÉFACE DE ORESTE PIVETTA.

Il serait hors propos de parler ici de la politique culturelle coloniale italienne, mais il me semble intéressant de signaler que l'autobiographie du Sénégalais Pap Khouma *Io venditore di elefanti*, et les poèmes du Somalien Mohamed Saïd Samantar (*La pioggia è caduta*, Roma, II ed. 1974) sont les seuls témoignages d'une littérature négro-africaine en langue italienne. Il faut préciser toutefois que l'œuvre de Pap Khouma n'a pas été écrite directement en italien, mais elle a été racontée par son auteur, dont la connaissance de cette langue est insuffisante, à un journaliste italien, M. Oreste Pivetta, qui a effectué le passage de l'oral à l'écrit et en a corrigé la langue. Il s'agit d'un langage parlé, direct, réaliste, fait de phrases brèves et sèches. Aucune trace des rythmes caractérisant les procédés de la littérature orale. Ancien Dakarois, ce jeune Africain urbanisé n'a pas l'air de connaître les griots de son pays. Il semble ignorer la littérature traditionnelle de son pays, et, bien qu'il déclare avoir accompli quelques études au Sénégal, il ne fait aucune référence à la littérature française ou négro-africaine.

La lecture de l'œuvre de Pap Khouma est à plusieurs titres intéressante. D'abord, à cause de son style qui ne s'inscrit en aucune tradition littéraire, africaine, française ou italienne. En deuxième lieu, parce qu'il s'agit du témoignage d'un homme appartenant à une catégorie sociale tout à fait récente, qui n'a pas encore trouvé, que je sache, d'expression littéraire. L'auteur est un clandestin qui exerce en Italie la profession illégale de marchand abusif. Pendant des années, ce camelot en rupture de ban parcourt en long et en large l'Italie, comme un animal traqué, faisant de la fuite une véritable condition existentielle.

En troisième lieu, cette œuvre ne peut être située en aucune des catégories autobiographiques utilisées par les écrivains négro-africains ; elle n'est ni politique-apologétique, ni lyrique-nostalgique, ni initiatique. Il s'agit d'une histoire dont l'auteur est l'unique héros et c'est de sa seule perspective que la réalité est envisagée, dans une vision qui manque de recul, comme si l'auteur vivait dans un éternel présent. En effet, on pourrait le définir un homme sans passé. Déraciné de la tradition pour laquelle il ne montre aucun regret, il semble évoquer, parfois, l'Afrique avec une nostalgie vague et douteuse. De l'animisme originel, il ne lui reste que la superstition. La tradition musulmane, non plus, ne semble pas jouer un grand rôle dans sa vie spirituelle. Il ne se souvient de Dieu que quand il est en danger, et ses prières ont l'air de formules magiques. Quand il quitte l'Afrique, Pap Khouma peut être défini comme un « voyageur sans bagages ». Derrière lui, le vide.

Ce qu'il renie, pourtant, ce n'est pas seulement la tradition, mais aussi l'Afrique moderne, qu'il méprise parce qu'elle ne lui offre aucune chance

de se réaliser, et dont il a une vision décevante de misère et corruption. Mais il serait vain de chercher dans son livre une analyse ou une description de la situation économique, politique et sociale de son pays, ou bien un sentiment de révolte ou une volonté de rachat. Tout se résout en une protestation vaine et résignée. Aussi, Pap Kouma ne voit-il d'autre issue que la fuite. Rescapé d'un naufrage, il a abandonné le bateau qui sombre. L'Europe lui apparaît comme un Eldorado mythique, le pays du bonheur par l'argent. Aucun ressort éthique, politique ou social ne le pousse à quitter son pays, sinon la quête du succès individuel, dont la richesse est le seul signe visible, mais une richesse d'apparence, qui se manifeste à travers les choses qu'on peut acheter : les vêtements, l'appareil photo, la fréquentation des discothèques. C'est ça, pour lui, la liberté. Bien que le journaliste à qui il dicte son autobiographie travaille pour un journal de gauche, et que ce soient les partis de gauche qui se portent paladins des immigrés, Pap Kouma ne révèle aucune adhésion à un parti ou à une idéologie.

Il aurait pu présenter, à travers cette suite d'aventures misérables et répétitives jusqu'à l'obsession, l'itinéraire d'un « moi » qui se cherche, d'une personnalité qui se construit, d'un caractère en évolution. Rien de cela. Pap Kouma reste figé dans sa position de départ. C'est un voyage immobile. La seule valeur occidentale qu'il semble accepter, c'est la course au succès, par la richesse et pour l'affirmation de soi. Bien que l'Europe-Eldorado lui montre bientôt sa face hideuse, Pap Kouma n'a qu'une seule volonté, tenace, absurde, désespérée : résister. Par rapport aux écrivains de la Négritude, il accomplit un voyage à rebours. Dans le pays étranger où il vit, en être marginalisé et humilié, une vie dominée par la peur et la honte, face à une civilisation qui n'est pas la sienne et qui l'ignore, il se garde bien de s'accrocher à son africanité. Ce à quoi il aspire, c'est à s'intégrer dans le nouveau pays où il vit, car selon lui, c'est de cette intégration, et d'elle seule, que relève son droit à la dignité humaine. Mais, d'autre part, il ne s'adapte pas aux lois du pays où il a choisi de vivre, dont il connaît à peine la langue et la réalité sociale, faute de contacts profonds et durables avec les Italiens. Son ignorance le rend imperméable au monde où il vit. C'est un homme qui vit dans le provisoire, entre un passé presque oublié, et en tout cas oubliable, et un avenir sans itinéraire. La vie, la vraie vie, est ailleurs. Eclat perdu d'un monde émietté, cet homme sans racines erre dans un univers qui l'exclut, franchit les frontières du vertige et de l'angoisse et débouche sur un faible espoir : un enracinement physiologique à travers un mariage, des enfants, un métissage futur.

Cela n'a rien à voir avec la senghorienne Civilisation de l'Universel. Ce pauvre colporteur de camelote n'a rien à offrir, sinon son faible rêve d'une humanité sans frontières.

Malgré son style dépouillé et pauvre d'images, *Io venditore d'elefanti* est un livre intéressant surtout comme témoignage d'une aventure humaine

qui n'est pas unique chez les immigrés vivant en clandestins dans les villes d'Europe : le témoignage de l'itinéraire d'une négritude à rebours, de l'identité retrouvée à l'identité perdue.

■ Cristina BRAMBILLA